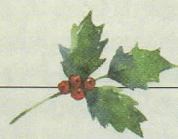


[LIRE UN CONTE]

La virevolte de l'ange

*Texte de
Christiane Rancé*



Un ange gardien descend sur Terre pour tenter de récolter quelques bonnes actions de la part de son petit protégé... Avec ce conte, Christiane Rancé offre une fable enchanteresse qui évoque la désacralisation de Noël, la surconsommation, le narcissisme mais aussi l'amour et la rédemption.



Au premier dimanche de l'Avent, les anges sortirent de leur éternité vaporeuse et le paradis pétilla d'effervescence. On préparait l'anniversaire de Jésus que supervisait, avec un sourire attendri, la Sainte Vierge – deux mille dix-huit ans, ce n'était pas rien, même pour Dieu. Comme toujours, le souvenir de l'Annonciation plongeait l'archange Gabriel dans un trouble heureux. À l'évocation de sa rencontre avec Marie, ses plumes s'irisaient. Il était si radieux que personne n'osait altérer sa béatitude en lui demandant d'aider aux préparatifs. Les séraphins, quant à eux, trépignaient d'impatience : c'est qu'au soir de Noël, ils pourraient enfin, en contemplant l'Enfant, contempler Dieu dont la vue leur était interdite le reste du temps, obligés qu'ils étaient de protéger leurs yeux en les couvrant de deux de leurs six ailes. Et c'était à celui qui cueillerait le plus plumeux des nuages, le plus rose des arcs-en-ciel pour décorer la crèche. Les anges musiciens accordaient leurs harpes et leurs flûtes, les anges psychopompes réfléchissaient à l'âne et au bœuf qu'ils feraient monter au ciel pour la cérémonie. L'archange Raphaël narrait avec force détails comment il avait guidé les rois mages dans leur long périple jusqu'à Bethléem – car c'était bien lui qui en avait eu la charge, en bon patron des voyageurs. Bref, tout le peuple ailé du Ciel s'activait pour fêter Noël et chanter la paix sur Terre aux hommes de bonne volonté.

Cependant, chez les anges gardiens, l'humeur n'était pas aussi festive. Disons-le : elle était plutôt studieuse et chez certains même, carrément inquiète. Dans quelques jours, ils auraient à présenter leurs livres de comptes. Il s'agissait d'un cahier dans lequel ils notaient, pendant l'année, les bonnes actions, les prières et les paroles attentionnées de leurs protégés. Au soir du 24 décembre, saint Pierre collectait l'ensemble et le remettait aux rois mages, afin qu'ils déposent ces bouquets de grâces au pied du Divin Enfant. C'était là leurs présents : l'or de la bonté, la myrrhe de la parole consolatrice, l'encens parfumé des prières de tous les hommes vivant sur Terre. S'ils constataient que leurs carnets étaient trop chichement remplis, les anges gardiens devaient descendre sur Terre pour tenter de rétablir la balance... et susciter un sursaut dans les consciences de leurs protégés. Saint Pierre savait combien la tâche pouvait être ardue pour certains. Et s'il n'exigeait jamais qu'on lui remette un cahier de cinq cents pages, il demandait toutefois qu'aucune des trois colonnes de l'année en cours ne reste vide. Il tenait à ce que l'ange gardien soit capable d'apporter une preuve de ses bons soins, quelque chose qui montrait qu'il avait su toucher l'âme de son protégé, provoquer dans son cœur un peu de miséricorde, un petit frémissement mystique. Or, cette année-là, parmi tous les anges gardiens, Eulaliel était le plus à la peine. Son cahier était absolument vierge. Rien, dans aucune colonne. Ni prière, ni bonne action, ni parole consolatrice. Il savait que son protégé filait un mauvais coton, mais à ce point ! Ou bien lui-même avait-il tout à fait manqué de vigilance ? Saint Pierre lui fit remarquer qu'un échec aussi retentissant, Eulaliel ne l'emporterait pas au paradis. Et il l'envoya sur Terre.





On ne dira jamais assez l'aversion qu'un ange peut éprouver à descendre sur la Terre et tout l'amour pour ses frères humains qui lui est nécessaire pour s'y résoudre. Non pas pour se rendre dans un de ces beaux paysages que Dieu a su composer, empli d'animaux élégants et de fleurs fantastiques, non pas pour plonger au cœur du puissant Océan où les étoiles du cosmos vont passer leurs vacances, mais dans les villes grouillantes d'automobiles, stridentes de bruits, emplies d'une humanité affairée et qui n'était plus capable de prier ou de rêver que devant des vitrines de magasins. Des villes très viles, et pavées de mauvaises intentions. Eulaliel en frémissait, car c'était dans une de ces cités qu'habitait celui dont il avait la garde : Doniphan.

Doniphan était un garçon de douze ans. Depuis sa naissance – Eulaliel, qui fut le premier à se pencher sur son berceau pouvait en témoigner – il arrachait à ceux qui le regardaient de grands « Oh ! » et autant de « Ah ! » tant il était beau. Une beauté d'ange. Les cheveux d'or, des yeux d'azur, une peau de pêche et l'air de ne jamais y toucher. Seulement voilà : Doniphan y touchait, et beaucoup. On ne pouvait même pas l'accuser de vol, car il obtenait tout ce qu'il voulait simplement en plongeant son regard dans celui du propriétaire de l'objet qu'il convoitait. Un léger sourire, un profond soupir et, comme par magie, on venait lui offrir ce que son insatiable convoitise réclamait. Doniphan avait très tôt pris conscience de ce don et, d'emblée, il l'avait exercé sur son entourage. Quoi qu'aient eu, à eux, son frère et sa sœur, il l'obtenait. Que l'un ou l'autre, revenu du charme, réclame son dû, qui son train, qui son ballon, qui son paquet de bonbons ou ses bandes dessinées, il se voyait débouté dans sa demande par leur mère. Elle n'avait d'yeux que pour

Doniphan et elle-même ne refusait rien à cet enfant qu'elle jugeait, pour sa beauté, comme un cadeau tombé du ciel. À l'école, Doniphan avait étendu son pouvoir. Il se faisait faire ses devoirs, donner les goûters, remplir sa trousse des crayons et des stylos des autres, et son cartable de leurs livres et de leurs trésors personnels.

Jusqu'à peu, songea Eulaliel en atterrissant discrètement sur le trottoir après un léger vol plané, Doniphan consentait à faire un effort pour son père et sa mère, ainsi que pour ses professeurs. Les premiers, par amour véritable. Les seconds, par intérêt. L'année précédente, Eulaliel avait encore pu noter dans son cahier tel baiser sur le front maternel, telle parole consolatrice à sa sœur que ses camarades rudoyaient à cause de lui, et de temps en temps, au sortir de la boulangerie qu'il quittait les poches pleines de gâteaux et de bonbons – la boulangère l'a-do-rait ! – telles friandises à l'enfant qui mendiait devant la porte. Et puis Doniphan avait eu douze ans. Ce jour-là, il s'était regardé attentivement dans un miroir et s'était, à cet instant précis, aimé passionnément. À monsieur le curé qui lui avait recommandé, le dimanche suivant, d'aimer son prochain, il avait répondu qu'il n'aimerait plus que lui-même, certain de n'être, pour le coup, jamais déçu et de se rester toujours fidèle. Et il lui dit adieu. Il n'adressa plus la parole à ses frère et sœur qu'il jugea trop laids. Railla les défauts de ceux qu'il rencontrait; et, d'ailleurs, il ne rencontra plus personne qui trouve grâce à ses yeux.

Plus de friandises au petit mendiant qu'il jugea indigne de ses attentions. Plus d'effusions tendres avec sa mère ou son père. Il déserta l'église et, le soir, la pratique de la prière. D'ailleurs, pour qui aurait-il prié ? Il obtenait tout ce qu'il voulait, n'avait rien à demander et le sort des autres le laissait



indifférent. On le voyait désormais déambuler sur le chemin du collège, guettant avidement son reflet dans les vitrines, et son reflet lui suffisait parce qu'il le remplissait d'aise; guettant aussi les affiches publicitaires où il posait, vantant ici un yaourt, là un vélo, là encore une barre chocolatée. Sa mère n'avait pas résisté aux sirènes des agences de mannequins.

« **C**omment vais-je m'y prendre? », se demandait avec appréhension Eulaliel, en suivant de loin son protégé. Comment émouvoir ce garçon, fasciné par lui-même, si plein d'auto-satisfaction qu'il n'existait aucune place pour rien d'autre en son âme? L'ange gardien sentit les larmes lui monter aux yeux à l'idée que Doniphan serait exclu des donateurs des bontés et des prières qui, chaque année, servaient de fortifiant à l'Enfant Jésus. Sans ces grâces, sans les marques d'amour des uns pour les autres, comment l'Esprit de Noël pourrait-il se dilater pour se poser, cette Douce Nuit, comme un baume sur les hommes et sur le monde? Lui, Eulaliel, serait-il responsable de cette absence? Il tendit l'oreille aux Cieux et l'écho des fifres et des tambourins qu'il perçut, celui des joies rieuses et des chants cristallins dont il s'était privé par manque de vigilance, lui laboura le cœur.

Inconscient du drame moral que vivait son ange gardien, étanche à sa présence dont il ne ressentait aucun signe – ces signes qu'on perçoit dans le frémissement de la brise, le déplacement léger du rideau, la fugace impression de bonheur qui nous habite quand nos anges nous visitent – Doniphan marchait à pas rapides. Il avait rendez-vous avec une équipe de cinéma pour un film

publicitaire au bénéfice d'un grand magasin. Il était de méchante humeur. Pour la première fois, malgré ses cajoleries et son air énamouré, sa mère lui avait refusé l'autorisation de participer à ce tournage au prétexte de ses devoirs. Il était bien déterminé à désobéir et à ne pas rentrer chez lui ce soir-là.

Eulaliel trottnait maladroitement derrière lui. Il n'avait pas l'habitude de marcher et usait mal de ses pieds tout neufs, chaussés pour la circonstance. Ses ailes aussi étaient douloureuses, écrasées sous le manteau qui en cachait l'existence aux passants, et son auréole, aplatie sous un gros bonnet de laine, congestionnait son pauvre front enfiévré d'inquiétude. Voyons, comment provoquer un émoi chez ce garçon? L'amener à prier, il n'y pensait pas. Mais un petit mot ou un geste consolateur, du fond du cœur? Une bonne action? Il scruta le paysage autour de lui, les rares flocons qui mouchetaient l'air, les guirlandes de Noël, les passants affairés, à la recherche de quelque chose susceptible de l'aider dans son entreprise de rédemption.

Il usa alors de tous les petits subterfuges propres aux anges gardiens pour éveiller nos consciences et s'échina, sur le trajet, à attirer l'attention de son protégé sur d'indiscutables occasions de faire le bien – une femme enceinte ahanant sous le poids de ses paquets, un couple tremblotant de vieillesse incapable de trouver le courage de traverser l'avenue, un enfant en pleurs dont le doudou avait roulé dans la boue d'une neige fondue, un mendiant squelettique qui claquait des dents sous une veste d'été, un garçon de son âge, seul et qui hoquetait de larmes – rien n'y fit. Doniphan traçait sa route, insensible au monde, un léger sourire aux lèvres quand il croisait son image à la surface des matières réfléchissantes – et Dieu sait s'il en rencontrait!




Lentraîné des féeries saynètes jouets, électrique dans les danses. Et press courait son pas versant quetés. piration la salle minutes du grand caméras leurs s' de com « Ah! femme toi de vestiaire Eulaliel nage: u mode c années Jésus et mandes aussitôt un ange même, l'esprit veaux




Le soir tombait quand ils parvinrent devant les larges portes du grand magasin. C'était la sortie des écoles, et les parents avaient entraîné leurs enfants devant les vitrines où des féeries d'automates animaient de jolies saynètes – ballerines à l'opéra, batailles de jouets, combinaisons savantes de trains électriques. Il y avait nocturne et foule dans les rayons de ce temple de l'abondance. Eulaliel oublia ses ampoules au pied et pressa le pas : maintenant, Doniphan courait presque, bousculant sans excuses à son passage, écrasant quelques pieds, renversant les cadeaux amoureux empaquetés. Si les anges connaissaient la transpiration, Eulaliel serait arrivé en sueur dans la salle où Doniphan déboula quelques minutes plus tard. On était sous les toits du grand magasin et toute une équipe de cameramen, d'éclairagistes et de décorateurs s'agitait déjà, au milieu d'un groupe de comédiens.

« Ah ! te voilà mon bel enfant, fit une femme armée d'un story-board. Dépêche-toi de t'habiller. Ton costume t'attend au vestiaire, là-bas. » Il fallut peu de temps à Eulaliel pour comprendre l'objet du tournage : une scène de paradis où, selon une mode curieuse qui sévissait depuis quelques années sur Terre, on confondait l'Enfant Jésus et le Père Noël, les prières et les commandes de cadeaux sur Internet. Il devina aussitôt le rôle qu'allait jouer son protégé : un ange bien sûr, dont Doniphan, à l'instant même, revêtait l'aube blanche. Pris de court, l'esprit préoccupé par la recherche de nouveaux prétextes à rédemption à offrir à la



conscience du garçon, asphyxié par la chaleur proprement infernale qui régnait dans ces lieux, Eulaliel oublia qu'il était lui-même déguisé. Il ôta inconsidérément son manteau et son bonnet. Aussitôt, ses grandes ailes se déployèrent, et son auréole se mit à rayonner d'une lumière exquise et douce. « Cher Monsieur, fit Doniphan ébloui, avec l'idée qu'il avait affaire à un comédien. Où avez-vous trouvé ce déguisement ? » Il s'avança et, coulant dans les yeux de l'ange le plus tendre de ses regards, tandis qu'Eulaliel ne pouvait pas détourner le sien, il soupira : « J'aimerais tant porter ces ailes avec cette auréole. Ce serait parfait avec cette aube blanche, non ? » Dans un état second, incapable de résister à tant de suavité et trop innocent pour comprendre qu'il se faisait plumer, Eulaliel confia ses ailes et son auréole à Doniphan. Et d'un pas lourd, il lui emboîta le pas jusqu'à la scène du tournage, au cœur du grand magasin. Quand Doniphan apparut, ce ne furent que des « Oh ! », des « Ah ! », des soupirs et des petits rires d'extase. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le bruit se répandit dans les étages qu'un ange était présent, et on accourut en foule. Des femmes s'évanouirent, des enfants déposèrent leurs cadeaux aux pieds du garçon. Eulaliel se sentit totalement dépassé. Il fallut toute l'autorité de la régisseuse pour calmer l'émoi, et on se tut enfin.

Doniphan était au nirvana. Le plaisir posa deux nuages roses sur ses joues et lui fit des lèvres de cerise. Jamais ils n'avaient été aussi nombreux à l'admirer avec une telle intensité. L'admirer ? L'adorer. Ils n'avaient d'yeux que pour lui, alors même que le tournage

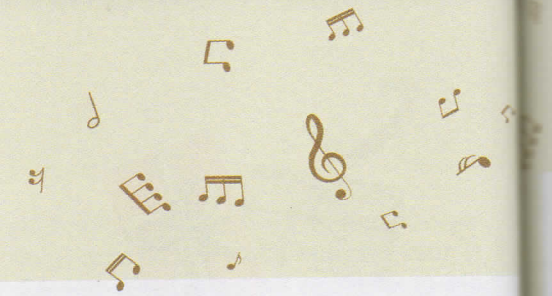




© Illustrations: AdobeStock

commençait. Des comédiens déguisés en jouets suivaient un Père Noël bonasse qui les poussait dans sa luge. Doniphan agitait doucement ses ailes merveilleuses et imprimait un léger mouvement circulaire à son auréole pour qu'elle déploie, dans sa giration, l'arc-en-ciel dont elle semblait extraite. Et c'est alors qu'eut lieu le désastre.

Pour parfaire l'ambiance, la régie avait prévu, Noël oblige, un chœur d'enfants. Personne ne les avait remarqués jusqu'alors, tant l'assemblée était hypnotisée par la beauté de Doniphan. Et les aurait-on remarqués, qu'on aurait détourné le regard. Ils étaient tous incontestablement différents. Dans une curieuse euphorie qui l'avait portée à la confusion, la régie avait jugé que la présence de Blanche Neige, sa pomme et ses sept nains, apporterait la touche suprême de magie, indispensable pour un écoulement rapide des produits dérivés. Le chœur se mit en place sans qu'un seul regard se détourne du visage de Doniphan. La musique cristalline d'un chant de Noël se fit entendre. Et puis, tout soudain, un enfant, nain et bossu, se mit à chanter. Ce fut magique pour tout le monde, et miraculeux pour Eulaliel. Un court instant, l'ange se crut de retour au paradis. Le bossu chantait l'amour de la mère pour l'enfant, l'attente de Noël, et avec sa voix c'était tout l'amour de Dieu qui se déversait dans le cœur du public. Les spectateurs pleuraient doucement de bonheur, leurs têtes ployées comme celles des colombes, l'âme suspendue à cette cantate. Le petit bossu interprétait sa partition avec toute sa foi. Il faisait



plus que l'interpréter. Il l'incarnait, avec cette prescience du don qui est d'essence amoureuse, avec le désir vibrant d'offrir ce que ce chant portait d'espérance et de joie. « Que c'est beau, qu'il est beau, ne purent s'empêcher de murmurer des gens en buvant ses paroles et ses notes. Quel ravissement ! »

Doniphan était abasourdi. Quoi ! Cet être difforme lui volait son public ! Et cette voix, cette voix merveilleuse, oh ! il la voulait pour lui. Mais comment l'avoir ? Il comprit d'un seul coup qu'il aurait beau charmer le nain, il ne pourrait jamais posséder ni sa voix, ni son don. Pour la première fois de sa vie, quelque chose qu'il convoitait lui était refusé. Alors son visage se tordit de douleur. La jalousie contracta ses traits et, lorsque la foule applaudit à tout rompre, Doniphan verdit de mauvaiseté : « Non mais regardez ce bouffon ! siffla-t-il en agitant rageusement ses ailes. Regardez-le, avec sa bosse ! »



Jamais souffrance plus vive ne fulgura dans l'âme d'Eulaliel. Cet enfant, car c'était encore un enfant, qu'il devait protéger, brûlait de frustration haineuse. Et ce spectacle était d'une laideur insoutenable. Scandalisée par l'insulte, la foule gronda. « Mais que c'est abominable ! Quelle honte ! », s'écria une femme en tournant les talons, tirant ses enfants à sa suite. Doniphan vit le reste des spectateurs entourer, avec un mélange de tendresse et d'admiration, le petit bossu. Il les vit s'écartier de lui et le montrer du doigt. Il vit leur aversion dans leurs yeux. La régisseuse, son story-board à la main, fondit sur lui. Elle lui prit vivement le bras.

« Commen
ce que tu v
nage. Regar
Doniphan
à lui, ce re
ces joues
méchancet
car lorsqu'
vide. Il n'y
lui avait pr
assis dans
ragea Don
son auréo
C'est de vo
Et il parti
de pieds
décoration
dégâts su
moment
tration, p
son mant
trapa Don
mant, im
sur le tro
des bada
s'écartait
à fait iné
Il ne com
hier en
devina e
offerte.
prit son
pour écl
rurent a
mères à
admirati
une jou
l'étreint
tillesse
Dans la
tout cet
don libr
regards,
amis, ja

« Comment as-tu osé ? Que c'est méprisable ce que tu viens de faire ! Tu as ruiné ce tournage. Regarde-toi. » Elle lui tendit un miroir. Doniphan hoqueta d'horreur : était-ce bien à lui, ce regard torve, cette bouche mince, ces joues contractées par la jalousie et la méchanceté ? Il dut s'observer longtemps, car lorsqu'il releva les yeux, le magasin était vide. Il n'y avait plus que le comédien qui lui avait prêté ses accessoires. L'homme était assis dans un coin, tout ratatiné. « Ah vous !, ragea Doniphan en arrachant ses ailes et son auréole qu'il jeta aux pieds de l'ange. C'est de votre faute tout cela. »

Et il partit en courant, donnant des coups de pieds dans les étalages, dévastant les décorations, déterminé à faire le plus de dégâts sur son passage. Il fallut un petit moment à Eulaliel pour sortir de sa prostration, puis remettre ses ailes, son auréole, son manteau et son bonnet. Quand il rattrapa Doniphan, il le trouva hagard et écumant, immobile devant le magasin, posé sur le trottoir comme un récif dont la foule des badauds, effrayée par sa fulmination, s'écartait avec crainte. Cette situation, tout à fait inédite pour Doniphan, le paralysait. Il ne comprenait plus et scrutait ces visages, hier encore sous son charme. Eulaliel devina en un éclair l'occasion qui lui était offerte. Discrètement, il ôta son bonnet, prit son auréole et la mania avec habileté pour éclairer le visage des passants. Appareurent alors, lumineusement, le sourire des mères à leurs enfants, les yeux amoureux et admiratifs des fiancés, la main qui caresse une joue, la main qui en serre une autre, l'étreinte consolatrice de deux amis, la gentillesse d'un sourire entre deux inconnus. Dans la lumière angélique, la beauté de tout cet amour, cette beauté gratuite du don librement consenti, resplendissait. Ces regards, cette tendre complicité, ces rires amis, jamais Doniphan ne les avait connus.

Il les contemplait, hypnotisé à son tour, tandis que dans la vitrine derrière lui, son reflet, nimbé d'ombre, faisait comme un trou noir vaguement maléfique.



Il tourna vivement la tête et il vit Eulaliel, et dans le regard d'Eulaliel, il vit non pas le dégoût général qu'il inspirait désormais, non pas cette admiration béate à quoi il avait été depuis toujours habitué, mais de la douceur et de la compassion. Il vit une tendresse presque douloureuse et un amour entier, un amour fidèle et absolu, un amour angélique. Il reçut en plein cœur l'image de sa propre mère qui, morte d'inquiétude à cet instant, se tordait les mains d'angoisse. Il revit le visage de ses camarades se détourner à son passage, la tristesse froide de son frère et de sa sœur, l'incompréhension du petit mendiant devant la boulangerie à qui il n'offrait plus que son mépris. Il vit sa solitude. Alors Doniphan comprit. Le petit garçon en lui s'éveilla et son âme s'épanouit. Il courut vers Eulaliel, son ange gardien, et s'abattit contre sa poitrine. Et il pleura, pleura, pleura. Entre ses pleurs, tandis qu'Eulaliel l'emportait dans ses ailes pour le ramener chez lui, il murmura trois phrases. Et chacune de ses phrases emplît le cahier de myrrhe, d'or et d'encens : « Pardon. Merci. Je t'aime. » ❀

Fin



Christiane Rancé

Romancière et biographe, l'autrice de ce conte, initialement paru dans *Panorama*, a retracé la vie de nombreuses grandes figures : Jésus, Catherine de Sienne, Simone Weil, Thérèse d'Avila... En 2013, elle a reçu le Prix des écrivains croyants.